

Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme



**Ardissino, Erminia et Élise Boillet, éd(s). Gli Italiani e la Bibbia
nella prima età moderna. Leggere, interpretare, riscrivere**

Franco Pierno

Volume 42, Number 4, Fall 2019

Gianfrancesco Pico della Mirandola (1469–1533): Faith, Antiquity,
and the Witch Hunt

Gianfrancesco Pico della Mirandola (1469–1533) : Foi, Antiquité et
chasse aux sorcières

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068588ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1068588ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pierno, F. (2019). Review of [Ardissino, Erminia et Élise Boillet, éd(s). Gli Italiani e la Bibbia nella prima età moderna. Leggere, interpretare, riscrivere]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 42(4), 193–196. <https://doi.org/10.7202/1068588ar>

© All Rights Reserved Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

exposition in the 1540 *Variata* of the Augsburg Confession, working to rehabilitate the text and its author from the opprobrium accorded both.

Part 2, “To the World,” opens with Charles P. Arand’s exploration of the incarnational theology inherent in Luther’s *Large Catechism*, suggesting a range of contemporary concerns—from environmental ethics to consumerism—that could be informed by it. Irene Dingel reexamines confessionalism as an interpretive model. Werner Klän traces the history of debates within the Lutheran confessions on the inspiration and interpretation of Scripture, arguing for a contemporary methodology of exegesis that must be informed by faith. Mark Mattes makes a case for the existence of a Lutheran theology of aesthetics. Robert Rosin offers a meditative critique of metanarratives—historical materialism, modernism, post-modernism, skepticism—and finds in Reformation-era reflections on Ecclesiastes a kind of universal nostrum against what ails the post-Enlightenment world.

ROBERT JAMES BAST

University of Tennessee Knoxville

Ardissino, Erminia et Élise Boillet, éd.

Gli Italiani e la Bibbia nella prima età moderna. Leggere, interpretare, riscrivere.

Collection Études Renaissance. Turnhout : Brepols, 2018. 299 p., 12 b/w ill. + 3 colour ill. ISBN 978-2-503-58406-5 (broché) 50 €.

Depuis au moins trois décennies, les études concernant la Bible en Italie (ou en italien) connaissent un essor considérable, du point de vue non seulement de l’approche historique, mais aussi de l’histoire littéraire et, dans une moindre mesure, de la philologie. Dans ce domaine, les travaux de Gigliola Fragnito ont marqué un tournant décisif. On se souvient qu’en reconstituant minutieusement l’histoire de l’interdiction (surtout post-tridentine) des traductions bibliques, G. Fragnito avait suggéré un lien entre la censure ecclésiastique et la plaie béante de l’analphabétisme, dont les Italiens ont longtemps souffert. À l’écrit comme à l’oral, le fossé entre les érudits et la population s’était profondément creusé en l’absence du véhicule textuel offert par l’ouvrage le plus connu (et répandu) en Occident, avec des répercussions inquiétantes pour la société culturelle italienne.

Face au tableau historique dépeint si sombrement par G. Fragnito, on saluera donc la publication du présent ouvrage. Ses directrices, Erminia Ardissino et Élise Boillet, se proposent d'y esquisser une autre facette de la présence biblique en Italie pendant ce qu'elles appellent la « première époque moderne » (« *prima età moderna* ») — en adoptant, d'une manière d'ailleurs discutable, la catégorie historique anglo-américaine « *Early Modern Period* ». Les neuf contributions qu'elles ont réunies témoignent chacune à sa manière de la vitalité du texte sacré à une période où les traductions (intégrales) bibliques, frappées par les foudres inquisitoriales, disparaissaient progressivement.

Si, d'une part, l'introduction résume de manière claire et rigoureuse les études qui composent le volume, tout en précisant les diverses circonstances (colloques, financements, projets de recherche, etc.) d'ordre académique et administratif qui l'ont rendu possible, d'autre part, elle peine à fournir des coordonnées géochronologiques stables : s'agit-il d'étudier le rapport entre la Bible et les Italiens sur le territoire italien ou bien dans un contexte européen ? Pourquoi avoir choisi une périodisation si large (et qu'élargit un peu plus la dernière étude, celle d'Elisabetta Selmi, consacrée aux réécritures du drame sacré pendant les XVII^e-XVIII^e siècles) ? On ne manquera pas de remarquer, par ailleurs, que l'ambition affichée dans le titre n'est pas entièrement satisfaite dans le recueil. Il apparaîtra évident au lecteur averti que les traductions bibliques publiées en dehors d'Italie (notamment dans la Genève calviniste, entre 1554 et 1562), qui ont survécu à la censure, n'ont pas été prises en compte. S'il s'agissait bien d'étudier le rapport entre les Italiens et la Bible (et non pas entre la Bible et l'Italie), alors il aurait été souhaitable que la saison des traductions bibliques de Genève, tout au moins, fût dûment abordée (ce à quoi ne suffit pas la fugace allusion à Filippo Rustici, à la page 8).

Après l'introduction, les contributions s'articulent autour de trois sections principales (Production éditoriale et censure ; Contextes de la lecture biblique ; Réécritures bibliques en littérature). Un parcours thématique qui paraît bien structuré et qui illustre de manière satisfaisante comment la tension entre le besoin incontournable de la Parole, d'une part, et les interdits cléricaux d'autre part, a pu engendrer des formes différentes d'approche et de production du livre sacré.

On ne saurait, dans les lignes qui suivent, commenter de manière approfondie la valeur des contributions individuelles ; on se contentera de fournir à ce propos quelques courtes remarques. Dans la première section, Ugo Rozzo offre une analyse d'une remarquable qualité sur l'influence exercée par

les illustrations de l'Apocalypse (présentes dans les Bibles allemandes) sur les gravures des traductions du célèbre humaniste et polygraphe Antonio Brucioli (21–42). Mentionnons aussi les contributions d'Edoardo Barbieri (toujours dans la première section, 43–72) et de Danilo Zardin (dans la deuxième section, 97–123) qui, ensemble, à travers deux approches différentes (histoire du livre et histoire de la censure), établissent une solide base critique pour aborder ce qui est probablement l'étude du texte parabiblique le plus célèbre du XVI^e siècle, les *Epistole e Vangeli* du frère dominicain Remigio Nannini. Élise Boillet (première section, 73–93) se penche quant à elle sur le cas intéressant de la traduction des *Psaumes pénitentiels* d'un autre dominicain (et inquisiteur), Domenico Buelli, en mettant en évidence un représentant de l'Inquisition qui a lui-même essayé de trouver un moyen de conciliation entre les interdits de la censure et la nécessité de combattre l'hérésie sur le terrain de la traduction biblique.

Dans la deuxième section (125–142), l'étude d'Abigail Brundin, qui aurait pu fournir une nouvelle perspective sur le sujet abordé par le volume, suscite en revanche quelques perplexités, autant d'un point de vue méthodologique que critique. Brundin se propose de fournir les premiers résultats issus d'une recherche d'archives de grande envergure, menée à l'Université de Cambridge (et financée par des fonds européens), et ayant comme objet les *Domestic Devotions* (sous-titre : *The Place of Piety in the Renaissance Italian Home, 1400–1600*). En recourant à un paradigme nord-européen, l'auteure entrevoit une fréquentation domestique, souvent féminine, du texte biblique parmi la population italienne de la première époque moderne. Malheureusement, cette hypothèse ne paraît pas suffisamment étoffée : les sources d'archives, comme Brundin le reconnaît elle-même (129), ne s'avèrent pas d'une grande utilité ; par ailleurs, cette insuffisance documentaire mène à la formulation de remarques quelque peu hâtives. Par exemple, du fait que l'on retrouverait dans les maisons des Italiens des Bibles « in folio », Brundin tire la conclusion que le livre domestique n'était pas uniquement de petites dimensions (130). Or, ceci n'est pas surprenant : les Bibles en folio (souvent, de Brucioli) étaient assez répandues chez les (crypto-)luthériens italiens (*cf.*, par ex., M. Al Kalak, *L'eresia dei fratelli* [...], Rome, 2011, 120–121). Cette remarque, en elle-même anodine, entraîne une autre portant sur les Italiens sympathisant avec les idées de la Réforme, restés sur le territoire italien. Brundin insiste sur le fait que la possession de Bibles domestiques n'était pas seulement le signe d'une appartenance luthérienne, en alléguant que beaucoup de traductions bibliques

avaient été achetées après la publication de l'Index des livres interdits (131–132) ; or, mis à part le temps de réaction qu'un acheteur normal de livres au XVI^e siècle aurait pu avoir à l'égard de l'Index, cela ne prouve strictement rien : l'achat et la possession de Bibles étaient le plus souvent les conséquences d'un trafic libraire clandestin (et, donc, pas catholique). En survolant le discours concernant la littérature « *normativa* » (une appellation que, d'ailleurs, on considère comme discutable), destinée à l'éducation des femmes, c'est la partie consacrée aux « *annotazioni* » (à savoir des apostilles manuscrites) qui suscite encore des perplexités. Ici, en effet, l'hypothèse d'une lecture domestique et féminine de la Bible semble manquer de prudence analytique. Voyons quelques exemples : la « *strana illustrazione [...] che rappresenta una croce, un IHS [sic], e qualcosa che assomiglia a una barca* » ne pourrait sûrement pas, aux dires de Brundin, provenir d'un milieu ecclésiastique (137) ... Pourquoi, de grâce ? Doit-on rappeler que la nef de salut était un symbole largement employé par le clergé ? Ou encore : Brundin attribue, sans s'appuyer sur une vraie expertise calligraphique, des notations (ou des petits dessins) à des mains enfantines ou féminines, en reconstituant d'idéales scènes familiales où la Bible se situerait au centre des foyers domestiques italiens, comme livre à lire et sur lequel gribouiller ...

L'article de Chiara Pilocane sur la Bible dans le milieu hébraïque italien entre les XVI^e et XVII^e siècles est sûrement intéressant, mais nous avouons notre absence de connaissances en la matière.

La dernière section du volume contient des études d'un certain intérêt (Pietro Petterutti Pellegrino, 173–216, sur les images de la grâce divine dans la poésie du XVI^e siècle ; Ardissino, 217–235, sur certaines formes d'épique chrétienne ; Selmi, 237–284, déjà mentionnée), bien que, lorsqu'il s'agit de littérature à motif biblique, on ne se situe plus tout simplement dans une dynamique de réécriture/réinterprétation du texte sacré, mais dans un genre littéraire bien précis, débordant des rapports socioculturels entre « les Italiens » et « la Bible », et obéissant à d'autres logiques rhétoriques et textuelles.

En conclusion, malgré son caractère hétéroclite, ce volume collectif a le mérite d'avoir fixé quelques premiers points de repère pour la réouverture d'un débat sur le rôle du texte biblique en Italie pendant les XVI^e et XVII^e siècles.